Branko Aleksić

Notes sur le dernier Nietzsche[1]

Selon Lou Andreas-Salomé,[2] trois périodes de l'évolution intellectuelle de Nietzsche ont été distinguées dès 1891. La périodicité des volumes dans la Pléiade respecte la même distribution en trois parties. Les ‹Œuvres› de Friedrich Nietzsche publiées sous la direction du philosophe et germaniste expérimenté Marc de Launay, ont été une entreprise de longue haleine, qui a duré plus de deux décennies. Le premier volume de 1519 pages est paru en 2000 ; le deuxième, de 1505 pages, en 2019 ; enfin le troisième et dernier, de 1307 pages, en 2023. Fabrice de Sales a établi un index utile des trois volumes des ‹Œuvres›. Entretemps, le groupe des cinq collaborateurs du l^er^ vol. a été réduit à un seul de ses fondateurs (Dorian Astor) pour les volumes 2-3, tandis que Pierre Rusch a continué d'assurer la chronologie pour l'intégralité des volumes. Le 3^e^ et le dernier volume des ‹Œuvres› de Nietzsche synthétise la plus fulgurante période de sa création philosophique et littéraire (1882-1889) : ‹Zarathoustra›, ‹Par-delà bien et mal›, ‹la Généalogie de la morale›, ‹Crépuscule des idoles› et ‹L'Antéchrist›, enfin les deux écrits contre Wagner – tous nouvellement traduits et en édition soignée. Leur conclusion orgueilleuse sur l'unicité polémique contre la tradition et les préjugés religieux, va de pair avec l'opinion hautaine de l'auteur sur son œuvre : ‹Ecce homo›. Dans ses trois préfaces, de Launay a été soucieux d'inscrire l'auteur de ‹Zarathoustra› dans le trajet d'une œuvre. Or, les revirements de l'auteur même ne sont pas les seuls qui s'y opposent ; « les voies de traverse » qu'il avoue, dans ‹Ecce homo›,[3] préférer « pour atteindre la vérité », subvertissent *toutes* les théories de la vérité, même celles de son essai précoce sur la vérité-mensonge, sur lesquelles on croyait pouvoir compter comme un pivot. « Une profonde sûreté d'instinct [...] »[4] demeure une vantardise ; pour être reconnu comme « le premier psychologue de l'Eternel Féminin »,[5] par exemple, Nietzsche a tout d'abord manqué de la connaissance des femmes (comme Malwida von Meysenbug le lui a reproché), et sa misogynie patente n'y remédie pas ! Au contraire : à l'aléatoire se joint le préjugé, et rend nulles les monceaux des pages concernées par son instinct « implacable ».[6] Après avoir à deux reprises songé à entreprendre des études scientifiques qui manquaient à sa pensée philosophique – en 1869 et, la dernière fois, en 1882 où il laisse Paul Rée et Lou Salomé seuls à l'Université de Leipzig, là où ils s'imaginaient initialement s'inscrire à trois –, Nietzsche tourne en rond dans sa caverne. Les ‹Dithyrambes à Dionysos› montrent qu'il en est conscient : « [...] je travaille courbé dans mon propre puits, enfermé dans mon propre moi comme

1 À propos de Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra et autres écrits. Œuvres, III, édition publiée sous la direction de Marc de Launay avec la collaboration de Dorian Astor, Paris 2023 (Bibliothèque de la Pléiade).
2 Voir Lou Andreas-Salomé, Friedrich Nietzsche in seinen Werken, Wien 1894.
3 Friedrich Nietzsche, Ecce homo, ‹Pourquoi je suis si sagace›, § 9, dans : (n. 1), p. 925.
4 Friedrich Nietzsche, Ecce homo, ‹Pourquoi j'écris de si bons livres›, § 3, dans : (n. 1), p. 945.
5 Ibid., § 5, p. 934.
6 Ibid., § 4, p. 950.

© 2024 Branko Aleksić, Publikation: Wallstein Verlag
DOI https://doi.org/10.46500/83535693-008 | CC BY-NC-ND 4.0

dans une caverne ». La récurrence de ses propres souvenirs et le travail sur la pensée emmurée, le ramènent à l'ancienne doctrine de l'éternel retour. La sortie de Zarathoustra de sa caverne au détriment de ses compagnons endormis, dans le poème philosophique de 1882, rappelle virtuellement la sortie de Socrate, apostrophée dans ‹La Naissance de la tragédie› (1872), laissant « derrière lui ses compagnons endormis par terre ou sur des bancs [...] » (la paraphrase du ‹Banquet› de Platon). Mais le Socrate de Platon n'était pas uniquement « le véritable serviteur d'Eros » auquel concluait ‹La Naissance de la tragédie› ; Nietzsche manque fatalement sa dialectique. – Pire : désormais, il la répudie. Les cinq préfaces que Nietzsche compose pour ses ouvrages, correspondent, ou accomplissent étrangement le dessein des « Cinq préfaces » ludiques de l'année 1872, car il s'agissait de ‹Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits› (dédiées à Mme Cosima Wagner ...). Les préfaces des années 1882-1888 ambitionnant l'autocritique, comme dans la réédition de ‹La Naissance de la tragédie›, sont l'objet de révisions déchirantes, à commencer par les explications de sa dépendance par rapport au projet du drame musical de Richard Wagner – mais en même temps d'une accusation de Cosima pour adultère ... La dédicace à Voltaire, champion de la tolérance, ainsi que sa phrase d'accompagnement, ne sont plus de mise dans ‹Humain, trop humain› de 1878, réédité avec une nouvelle préface en 1886. Nietzsche lui substitue la « méchanceté divine [...] »[7] du poète Heine, sinon « un génie de la méchanceté ».[8] « Ne sous-estimons pas en effet la méchanceté, messieurs les philosophes [...] », avertit-il. La bonne nouvelle de la mort de Dieu se mue en évocation de Dionysos. Il se peut que Nietzsche prenne congé de ces deux anciens amis, Wagner et Rée, d'une manière qui semble interchangeable ; la notice à propos d'‹Amitiés d'astres›[9] suppose qu'« il s'agit vraisemblablement de Wagner ».[10] Il s'agit en fait de Rée, comme l'a montré Lou Salomé. Erwin Rohde a critiqué ‹Humain trop humain› comme trop « Réiste » ; trop influencé par la théorie de la genèse de la moralité par Paul Rée, et Lou Andreas-Salomé n'épargnera pas ses efforts, dès 1894, pour documenter cette influence. Au contraire d'efforts précédents pour populariser l'œuvre de son ami Rée, ‹De l'origine des sentiments moraux› (1877), auprès du public philosophique anglais (contacts entrepris avec la revue ‹The Mind›, qui recense l'ouvrage de Rée en octobre 1877), Nietzsche répond par une surenchère en prenant alors son écrit pour un « ‹Rée-alisme› supérieur ».[11] Peut-être que Nietzsche initialise une critique générative – histoire des généalogies traditionnelles, des antinomies, enfin des religions – mais il ne le fait pas tout seul. A la proposition d'une morale altruiste dans une société solidaire, que propose l'‹Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction de son contemporain›, le penseur

7 Friedrich Nietzsche, Ecce homo, ‹Pourquoi je suis si sagace›, dans : (n. 1), p. 917.

8 Friedrich Nietzsche, L'Antéchrist [esquisse], dans : (n. 1), p. 1239n.

9 Voir Friedrich Nietzsche, Le Gai savoir, § 179, dans : le même, Humain, trop humain – Aurore – Le Gai Savoir. Œuvres, II, édition publiée sous la direction de Marc de Launay avec la collaboration de Dorian Astor, Paris 2019, p. 1464n.

10 Lou Andreas-Salomé, Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres, Paris 1992 [édition de 1932 révisée chez Grasset], p. 119.

11 Nietzsche (n. 1), p. 951.

Jean-Marie Guyau (1854-1888), Nietzsche rétorque par le fantasme de la morale aristocratique. Mais sa fondation d'une « science psychologique », contre les propositions de Guyau, Paul Bourget ou même Stendhal, dégénère en polémique contre « la science française [qui] va chercher aujourd'hui une sorte de préséance morale sur la science allemande »,[12] qui l'assène ‹ Pour une généalogie de la morale ›. Une polémique s'ensuit contre l'école anglaise, avec des sorties qui tâchent d'invalider la théorie évolutionniste de Darwin et l'utilitarisme de Spencer et Mill. Les jugements sur la culture française à l'emporte-pièces découlent du dépouillement de l'ouvrage du publiciste Ximénès Doudon, ‹ Mélanges et lettres avec une introduction par M. le comte d'Haussonville et des notices par MM. de Sacy, Cuvillier-Fluery ›.[13] La contradiction principale du discours nietzschéen exacerbé contre la religion, consiste en son acceptation de la diabolisation de la femme – réduite à l'objet « dégoûtant » de possession, et « sans pensées ».[14] La maxime : « la femme, ‹ l'Eternel-féminin › : une valeur purement imaginaire [...] »,[15] invalide Nietzsche qui se vante, d'un mot qui a dû être d'esprit, d'être « le premier psychologue de l'Eternel Féminin ». De plus en plus réduit à quémander la pitié – dans les épîtres sur l'affaire de la « trinité » qui a capotée avec Rée et Lou, à laquelle fait allusion un passage de la préface de ‹ Ainsi parlait Zarathoustra › – il se montre de moins en moins tolérant envers la compassion humaine. Dans sa préface, Marc de Launay parle de « crispation » ;[16] le discours se fige dans un rictus « des plus méchants »,[17] comme dans l'auto éloge de l'ouvrage le ‹ Crépuscule des idoles ›. Nietzsche a tout d'abord peu compris les femmes, comme le lui a reproché Malwida von Meysenbug ; ensuite sa misogynie patente altère sa hantise « des mères masculines ». Le ‹ Gai Savoir › § 2 ; la nouvelle traduction de *die männlichen Mütter*, remplace les précédentes : « les mères au masculin » et « les mères trop viriles ». Seul encouragement à la convalescence de la femme comme un garçon manqué, le chanteur dit dans ‹ Zarathoustra › : « Sois un homme, Souleïka ! ».[18] Le traducteur de l'‹ Aurore › § 76, dans le vol. III présent, conserve à propos d'Eros et d'Aphrodite la déviation chrétienne qui a fait d'eux « des kobolds et des esprits trompeurs sortis droit de l'enfer [...] »,[19] tandis que le traducteur du dernier paragraphe du ‹ Gai savoir ›, § 383, traduisait le néologisme nietzschéen *Koboldigste* par les « esprits ... lutins ».[20] Mais, *non varietur* sont les notes venimeuses de Nietzsche sur Cosima, Lou (« éternel masculin ... »), enfin en remerciement de ses efforts pour lui trouver une épouse, Malwida est promue maque-

12 Ibid., p. 628.

13 Ximénès Doudon, Mélanges et lettres avec une introduction par M. le comte d'Haussonville et des notices par MM. de Sacy, Cuvillier-Fluery, Paris 1876.

14 Friedrich Nietzsche, ‹ Ainsi parlait Zarathoustra ›, dans : (n. 1), p. 277 et 292.

15 Nietzsche (n. 1), p. 1161n.

16 Voir Marc de Launay, Préface, dans : (n. 1), p. xxviii-xxix.

17 Nietzsche (n. 1), p. 975.

18 Ibid., p. 275 et 1239n.

19 Ibid., p. 683.

20 Dans son édition de ‹ Gai savoir ›, Patrick Wotling le transposait par *l'esprit follet* – « farfadesque » (Friedrich Nietzsche, Le Gay Savoir, présentation et traduction de Patrick Wotling, Paris 2007, p. 352 et 410n).

relle wagnérienne Kundry, et Nietzsche proteste de manière véhémente contre « la musique de Wagner, insinuante par sa sexualité cachée ».[21] Moins « viril » qu'il n'est dans la vie privée, Nietzsche assène de plus en plus sur le papier une virilité martiale (« hygiène de guerre »), et islamique – que ‹ L'Antéchrist › oppose à « la race d'eunuques *par excellence*, les Germains [...] ».[22] On pourrait avancer qu'il s'agit, aux yeux de Nietzsche, d'un bouclier symbolique contre « la femme [qui] est indiciblement plus méchante que l'homme [...] »,[23] mais même dans l'automanie nietzschéenne, l'une des métaphores constantes sont *les serpents venimeux*.

Conjointement au discours biscornu de Nietzsche, l'appareil critique de la Pléiade soulève le problème de la pluralité des opinions des différents collaborateurs du 1er volume (‹ La Naissance de la tragédie, Considérations inactuelles › et autres textes des années 1870-1876, mais aussi des écrits datant de 1862 et de 1868, surtout les notes inédites sur Démocrite), qui n'a pas pu être toujours homogénéisée. Cela concerne surtout les notes autour du texte de ‹ La Naissance de la tragédie › et les jugements sur la polémique de Wilamowitz seul contre le quatuor Nietzsche, Rohde mais aussi Overbeck et Wagner, en 1872 ! D'une part, la chronologie de Pierre Rusch ne mentionne pas le nom de Wilamowitz (assimilé à « la levée de boucliers [...] parmi les ‹ philologues de métier › » ?). De l'autre, l'appareil critique rédigé par les deux autres collaborateurs sur presque cent pages de notes et commentaires théoriques, diminue l'ampleur de la critique de Wilamowitz, sans citer les nombreuses corrections dans le texte de ‹ La Naissance de la tragédie › introduites concrètement grâce à cette critique. Le tabou jette l'ombre sur le bilan des derniers écrits de Nietzsche dans le 3e volume, dont l'‹ Ecce homo › – l'un de ces textes que de Launay juge au moins très excessifs. Ces textes ouvrent le problème rétrospectif de la détection des sources de Nietzsche, sinon de sa sémiotique ... Quels signes articule-t-il, et quels autres – évidemment plus nombreux – dissimule-t-il ? La question pose une immense tache de l'analyse des sources de Nietzsche. Peut-être que Nietzsche initie une critique générative – histoire des généalogies traditionnelles, des antinomies, enfin des religions – mais il ne le fait pas tout seul. Curieusement, dans ‹ L'Antéchrist › de Nietzsche (1894) et dans les commentaires autour du texte, n'est évoqué à plusieurs reprises que ‹ La Vie de Jésus › d'Ernest Renan. Pourtant, son ‹ Antéchrist ›, de 1873, reste dans l'ombre. Les jugements à l'emporte-pièce sur la culture française doivent au dépouillement de l'ouvrage du publiciste Ximénès Doudon, ‹ Mélanges et lettres avec une introduction par M. le comte d'Haussonville et des notices par MM. de Sacy, Cuvillier-Fluery ›.[24] Sur la base d'une paraphrase dans ‹ Pour une généalogie de la morale ›,[25] le commentaire dans la Pléiade suppose que Nietzsche « a lu les ‹ Mélanges › de Doudon ».[26] Mais dans ce

21 Friedrich Nietzsche, Ecce homo, dans : (n. 1), p. 1243n.
22 Nietzsche (n. 1), p. 855 et 1205n.
23 Friedrich Nietzsche, Ecce homo, ‹ Pourquoi j'écris de si bons livres ›, dans : (n. 1), p. 935.
24 Voir note 13.
25 Voir Friedrich Nietzsche, Pour une généalogie de la morale, § 25, dans : (n. 1), p. 633.
26 Nietzsche (n. 1), p. 1138n.

cas, se serait-il trompé de nom du publiciste, qu'il cite comme « Xavier Doudon » ...? En effet, Nietzsche demanda à sa sœur Elisabeth, de « bien lui traduire tous les *jugements* sur les choses littéraires » dans les ‹ Mélanges › de Doudon, qui lui « sont très utiles ».[27] Nietzsche peut-être comprend mal le sens de l'ancienne expression « s'abêtir », qu'il commente, dans ‹ Pour la généalogie de la morale › comme « point de vue de l'esprit, le principe de Pascal ‹ s'abêtir › ».[28] La notice de Marc de Launay qui parle de la « formule prêtée à Pascal [...] »,[29] cite le fragment des ‹ Pensées › intitulé « Infini. Rien », mais passe à côté du malentendu. Car, pendant que Nietzsche assimile la recommandation « s'abêtir » au sens critique d'autres commandes de la morale : ne pas s'enrichir, mendier, pas de femme, etc., Pascal ne parle pas en sceptique mais en croyant ; l'expression a choqué de différents points de vue Victor Cousin et Nietzsche. Plus tard, Brunschvicg l'expliquera dans son édition de 1892 : « ‹ S'abêtir ›, c'est renoncer aux croyances auxquelles ‹ l'instruction › et l'habitude ont donné la force de la nécessité naturelle, mais qui sont démontrées par le raisonnement même, impuissantes et vaines. »[30]

Et quand Nietzsche avance qu'il fut le premier à créer le concept dualiste apollonien-dionysiaque, peut-on prendre cela comme monnaie courante ? « Platon s'est servi de Socrate, comme d'une sémiotique pour Platon »,[31] observe-t-il dans ‹ Ecce homo › ... On pourrait dire que Nietzsche s'est ainsi servi de l'érudition de Friedrich Creuzer, archéologue et philologue (1771-1858), qui publia son ‹ Dionysos, Sive Commentationes academicae de Rerum Bacchicorum orphicarumque originibus et causis ›[32] – sur l'enthousiasme, panthéisme profond du mythe, suivis de ‹ Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen › – ‹ La Symbolique et mythologie des peuples anciens, particulièrement des Grecs ›,[33] où les cultes d'Apollon et Dionysos sont syngraphiés. J. D. Guignaut a souligné ce parallélisme dans ses commentaires de la traduction-adaptation française de l'ouvrage de Creuzer : ‹ Religions de l'antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques ›.[34] L'oracle de Thrace attribuée à Dionysos ;[35] et Apollon partage l'oracle de Delphes avec Dionysos. Sur cette acrasie, avant Creuzer,[36] s'est prononcé déjà Diodore

27 Lettre du 17 février 1879, mise en valeur par Pfister dans son édition de la ‹ Correspondance › croisée Nietzsche – Rée – Lou, Paris, p. 58 et 333n.

28 Nietzsche (n. 1), p. 611.

29 Ibid., p. 1135n.

30 Pascal, Pensées, Paris 1964 [rééd. Garnier], p. 333.

31 Nietzsche (n. 1), p. 945.

32 Friedrich Creuzer, Dionysos, Sive Commentationes academicae de Rerum Bacchicorum orphicarumque originibus et causis, Heidelberg 1809, soit la même année où Moser édita les ‹ Dionysiaca › de Nonnus.

33 Friedrich Creuzer, Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen, Leipzig 1810-1812.

34 Friedrich Creuzer, Religions de l'antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques, Paris 1825.

35 Voir Hérodote VII, 111 ; Euripide, Hecub. 1267 ; Alcest 966 ; Bacch. 298 ; Creuzer 1825, t. I, 97-98.

36 Ibid., p. 98.

1, 11.[37] Or, Nietzsche se garde bien de souffler mot sur Creuzer, marginalisé parmi les philologues classiques ; mais le ‹ Crépuscule des idoles › cite « le fameux Lobeck … qui s'est frayé patiemment un chemin dans cet univers de mystères […] ».[38] Or, l'ouvrage de C. A. Lobeck, ‹ Aglaophamus, sive de theologiae mysticae Graecorum causis in Alterthum › (1829), auquel Nietzsche se réfère,[39] reproduit les critiques de Creuzer par Lobeck de 1807.[40] Pendant que l'appareil critique de la Pléiade s'arrête sur le classicisme de Winckelmann, Creuzer déclarait précisément, dans une lettre à Savigny, en 1807, qu'il avait voulu « combler la lacune que l'*Allégorie* de Winckelmann (Dresde, 1766 ; il l'admet lui-même dans ce livre), a laissé dans le domaine capital de cette science ».[41]

Nietzsche s'improvise aussi historien de la philosophie allemande ; on retient surtout sa critique venimeuse de Kant – le Chinois sensuel de Königsberg. Mis devant le choix – être la « victime » (volontaire, selon Nietzsche ; mais Erwin Rohde, « sacrifié » sur l'autel des polémiques autour de ‹ La Naissance de la tragédie ›, ne l'entendait pas de cette oreille), ou « divorcer », au sens métonymique : le lecteur retiendra des derniers écrits de Nietzsche sa conclusion dans la dernière lettre à Strindberg : « Divorçons ! ».

L'importance de ce 3e volume des ‹ Œuvres › est qu'il met à nu l'exaspération du pathos philosophique. Après les tergiversations que l'histoire politique de l'Europe a pu accoler à l'œuvre posthume de Nietzsche – sans compter la colonisation dont Nietzsche se montrait friand en proposant, par exemple, dans les projets pour ‹ La Volonté de puissance › en 1881/1882, le modèle colonialiste (« Je voudrais que l'Allemagne s'emparât du *Mexique* ; elle donnerait alors le ton à la terre entière … »), et envoyant ses papiers philosophiques à l'adresse de sa sœur dans la colonie du Paraguay – on escompte la fin du règne de l'éternel retour de l'histoire. Le pathos, le faux anti-sentimentalisme (critique cavalière de Rousseau), la proposition de la philosophie comme « convalescence » ou, comme on a vu d'autres propositions de philosophie comme « thérapie » – ont joué le rôle de combustibles sans retour. Il n'y a guère que le genre inouï proche d'autobiographie philosophique pour enregistrer la roue de la fortune ou son oscillation. L'aiguille folle de la boussole d'une pareille vie de pensée de Nietzsche s'arrête et rebondit jusqu'aux personnages qui restent dans le texte comme dans sa vie-œuvre. Ce fut l'« étonnante inspiration d'une jeune Russe avec qui [il a été] à l'époque lié d'amitié, Mlle Lou von Salomé » ; cela pourrait résoudre dans ‹ Ecce

37 Cité par Zeller, Die Philosophie der Griechen ; l'ouvrage que Nietzsche utilise pour son séminaire ‹ Die vorplatonischen Philosophen › – ‹ Les philosophes préplatoniciens › ; traduction française établie à partir des manuscrits, Combas 1995.

38 Nietzsche (n. 1), p. 774 et 1184n.

39 Voir aussi Friedrich Nietzsche, Ecrits de la jeunesse, dans : le même, La Naissance de la tragédie – Considérations inactuelles. Œuvres, I, édition publiée sous la direction de Marc de Launay avec la collaboration de Michèle Cohen-Halimi, Marc Crépon, Pascal David, Paolo D'Iorio, Francesco Fronterotta, Max Marcuzzi et Pierre Rusch, Paris 2000, p. 766, à propos de Platon et Glaucos.

40 Voir sur ces critiques dans la monographie sur Creuzer par M.-M. Munch, La « symbolique » de Fr. Creuzer, Paris 1976.

41 Trad. fr. de Munch (n. 42), p. 69.

homo› l'énigme de la question trop personnelle «Pourquoi j'écris de si bons livres, ‹Zarathoustra›».[42] Ensuite, celle de Wagner et du maître Ritschl, «le seul savant génie»,[43] mais qui a jugé ‹La Naissance de la tragédie› comme un «spirituel délire». La confidence de Nietzsche lui-même sur son «délire [...]» n'en est pas loin. Enfin, celle de Rée, pour lequel Erwin Rohde a pensé qu'il aurait avec Nietzsche «une vie supportable; mais cela ne semble pas avoir été le cas ...».[44] En évaluant la valeur approximative des biographies de grands hommes, Nietzsche se demande dans la V^e^ partie de ‹Par-delà bien et mal›, comment il était possible que, dans le monde de la volonté de puissance, «Schopenhauer, encore que pessimiste, jouait en fait de la flûte ... Chaque jour, en sortant de table; lisez son biographe.»[45] Le biographe est Wilhelm Gwinner, qui peu de temps après la mort de Schopenhauer, publia chez Brockhaus, à Francfort, l'ouvrage: ‹Arthur Schopenhauer aus persönlichem Umgang dargestellt. Ein Blick auf sein Leben, seinen Charakter und seine Lehre› – «A. S. de mes souvenirs personnels. Un regard sur sa vie, son caractère et sa doctrine», 1862.[46] Les titres des chapitres de Gwinner rappellent ceux que Nietzsche martèle dans ‹Ecce homo›. Par ailleurs, il observe un peu plus loin, que «Schopenhauer aussi avait noté certaines choses sur lui-même et peut-être contre lui-même ...» L'intégralité du 3^e^ volume jette une lumière focale sur le style confessionnel de Nietzsche – exactement comme il espérait, en prodiguant dans sa lettre du 2-XII-1887 à Georges Brandes, l'un des premiers interprètes de sa pensée, que ces documents aident à pénétrer l'«obscurité de l'auteur»; *parfois contre lui-même*. Le riche appareil critique des ‹Œuvres›, et tout spécialement de l'ultime volume, contribuent à la compréhension de la fonctionnalité sémiotique de l'auteur ineffable.

(Docteur de l'État Branko Aleksić, Résidence Elisabeth, 2 Allée Elisabeth, 94200 Ivry-sur-Seine, Frankreich; E-Mail: branko.aleksic@sfr.fr)

42 Nietzsche (n. 1), p. 957.

43 Friedrich Nietzsche, Ecce homo, dans: (n. 1), p. 925.

44 Lettre du 1 janvier 1883 à Overbeck, citée dans: Friedrich Nietzsche, Paul Rée, Lou von Salomé: Correspondance, édition établie par Ernst Pfeiffer [F. Nietzsche, P. Rée, Lou von Salomé – Die Dokumente ihrer Begegnung, éd. par E. Pfeiffer, Frankfurt 1970], trad. fr., Paris 2001, p. 388.

45 Nietzsche (n. 1), p 383.

46 Voir p. 209: «Vor dem Ankleiden spielte er im der Regel eine halbe Stunde auf der Flöte.»